



Poésie
Dégelle, La Lettre volée, 2017.
Le corps du vieux, récit, Seuil, coll. Raconter la vie, Publication en ligne, 2016.
À trois sur le qui-vive, La Lettre volée, 2013.
Salerni, La Lettre volée, 2009.
L'île écrite, prix Marie Voronca, Jacques Brémont, 2004.

BIBLIOGRAPHIE

MIDIMINUIT POÉSIE #18

FESTIVAL
POÉSIES / MUSIQUES
ARTS VISUELS / DANSE
10 AU 13 OCT. 2018

Mercredi 10 oct.

- 13h au Jardin des plantes : Lecture et danse improvisée avec Caterina Basso (danseuse).
- 19h30 au Château des Ducs de Bretagne : Lecture bilingue, avec Sjón (poète islandais). Entretien animé par Christelle Capo-Chichi.

Judi 11 oct.

- 19h30 au Château de Goulaine : Lecture-concert avec Daniel Valdenaire (guitariste)

Samedi 13 oct.

- 16h45 au Lieu Unique, scène Foyer haut : Lecture-concert avec Daniel Valdenaire. Présentation par Alain Merlet.

Questions à **S é v e r i n e DAUCOURT**

Auteure, traductrice et chanteuse. Elle publie en poésie depuis 2000, notamment à La Lettre volée. Un prochain titre paraîtra aux éditions Lanskine fin 2018.

Rencontre-dédicace le samedi 13 oct. à 18h
à l'espace Librairie, Atelier 1, lieu unique.



Vous êtes poète et traductrice – comment cette activité est-elle devenue votre quotidien ?

Je ne me considère pas comme une traductrice professionnelle, car je ne suis spécialiste d'aucune langue. J'ai été mariée 20 ans à un Islandais et j'ai une relation privilégiée à l'Islande. Il m'arrive ainsi de traduire exceptionnellement des textes islandais, notamment de la poésie ou du théâtre, sur demande.

Quant à la poésie, elle n'occupe pas mon quotidien. Je passe beaucoup plus de temps à vivre (travailler, m'occuper de mes enfants et aimer) qu'à écrire. Je n'ai jamais décidé d'être poète même si je me suis acharnée à soumettre mes textes à des éditeurs, jusqu'à être publiée. Les mots ont toujours été là pour moi. J'ai passé mon enfance à lire et je me suis mise à écrire vers 12 ans, même plus tôt, intérieurement, en investissant un espace imaginaire empli de mots.

Ma vie et ma poésie sont très liées. Parfois, la nécessité d'écrire prend le dessus sur le reste. Le texte est alors en moi, s'y écrit à mon insu et à tout moment. Ces périodes qui sont à la fois traversées par la tourmente et la grâce ne sont guère contrôlables. Mais la seconde phase de l'écriture, après l'extraction du premier jet, quand il s'agit de donner une forme à l'ensemble, peut davantage être régulée.

« Ma vie et ma poésie sont très liées. »

Dégelle : un titre original en forme de néologisme. Que signifie-t-il, pour vous ?

« Dégelle » pourrait vouloir dire : le moment de la vie d'une femme où elle s'empare de son destin ; la fin d'un hiver absolu dans son existence.

Il y a l'idée de fissure, d'une architecture figée qui se mettrait en mouvement comme le craquement d'une surface glacée, et aussi l'idée du printemps, neuf, chaud, qui fait suite au terne, au sombre, au froid.

Il y a l'idée d'une femme : elle.

Il y a enfin le désir de rendre féminin un mot masculin et de questionner la différence des sexes – thématique récurrente dans mes livres.

Dans Dégelle, vous proposez un usage particulier de la ponctuation ainsi qu'un travail typographique singulier. Est-ce une manière d'accentuer certains propos ? En quoi cela peut-il changer la lecture ? Cet usage de la page est-il en rapport avec la lecture à voix haute ?

Il s'agit de blocs de texte contenus entre deux marges, comme deux berges endiguant une langue qui inonde, qui se déverse pour s'exprimer, mais qui doit être canalisée pour ne pas s'auto-détruire dans le délire. Les blocs sont la structure, les gardiens du flux. Je pense à un enfant pris de sanglots qu'il faudrait d'abord étreindre pour que de ses spasmes naissent des paroles, ou encore à une charpente dressée après-coup pour soutenir un toit précaire et bancal, prêt à s'effondrer.

Ce canal de mots figure aussi une voix ininterrompue, parfois sourde à elle-même, mais qui s'élèverait sans répit, y compris dans le silence, le souffle et les apnées.

La ponctuation est liée à la respiration de cette voix opiniâtre et

régulière qui parfois s'autorise un repos – une virgule, un point, un tiret – ou une retraite – un long blanc dans la page, traversé par un signe (typographique) de persistance. Le souffle ayant autant d'impact sur la voix que le timbre, il s'agit pour moi de donner à un signe la valeur d'un mot. La ponctuation dépasse alors sa fonction d'encadrement pour être elle-même porteuse de sens, comme un chanteur intègrerait ses inspirations, ses reprises d'air, ses bruits de bouche à la mélodie.

L'accentuation des propos est portée par l'usage de l'italique, des parenthèses ou des variations de polices, autant d'inflexions de cette voix-chant ininterrompue.

En ce qui concerne la lecture à voix haute, je ne considère pas mes textes comme des partitions. J'en modifie d'ailleurs souvent le contenu et la disposition quand je les incarne sur scène.

« La ponctuation dépasse alors sa fonction d'encadrement. »

Vous traitez des relations humaines de manières multiples – cependant le texte demeure sibyllin pour qui voudrait le « décoder ». Pouvez-vous expliquer ce choix ?

J'aimerais écrire des choses plus simples que tout le monde pourrait lire ! Je ne choisis pas la complexité de mes textes. Au cours de mes mouvements créatifs, je suis poussée vers une déstructuration massive de la langue. Quelque chose doit s'exprimer qui dépasse les normes, qui passe les bornes de la compréhension. La poésie est là, là où justement du sens émerge sans que l'on puisse le « décoder », là où l'on peut le pressentir et non l'expliquer.

Souvent, des lecteurs déçus par mes livres me disent avoir pu « entrer » dans mes textes en m'entendant les lire. Il y a donc peut-être un moyen d'accéder aux écritures poétiques contemporaines, d'en accepter l'énigme, en allant voir leurs auteurs les incarner...

« Je ne choisis pas la complexité de mes textes. »

Propos recueillis par Cathy BONNET et Noé BIDET accompagnés de Guénaël Boutouillet, critique littéraire et Guillemine Patin, enseignante de français.

